Jean-François Zorn, Le grand siècle d'une mission protestante. La Mission de Paris de 1822 à 1914

Paris, Éditions Karthala, coll. « Mémoire d'Églises », 2012, 791 p.,
deuxième édition revue et augmentée.

Pascale Gruson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/28369>

DOI : 10.4000/assr.28369

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 406

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pascale Gruson, « Jean-François Zorn, Le grand siècle d'une mission protestante. La Mission de Paris de 1822 à 1914 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 176 | octobre-décembre 2016, mis en ligne le 20 juillet 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/28369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.28369>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-François Zorn, Le grand siècle d'une mission protestante. La Mission de Paris de 1822 à 1914

Paris, Éditions Karthala, coll. « Mémoire d'Églises », 2012, 791 p., deuxième édition revue et augmentée.

Pascale Gruson

RÉFÉRENCE

Jean-François Zorn, Le grand siècle d'une mission protestante.

- 1 Les activités missionnaires des Églises sont souvent regardées avec circonspection. Elles ont la réputation d'avoir été plutôt paternalistes à l'endroit de civilisations qu'elles ne cherchaient pas vraiment à connaître, tout à l'urgence de les faire évoluer vers leur conception du monde. Après la Conférence de Berlin (1884/85), elles ont indéniablement accompagné des faits de colonisation. Ceci étant, le développement récent et actif des recherches en missiologie montrent une réalité beaucoup plus nuancée (par exemple ce qui se rapporte aux missions jésuites). Si les missionnaires avaient un projet avoué d'évangélisation, de conversion des peuples païens, beaucoup, sur le terrain, ont été engagés dans un dialogue dont ils n'avaient pas prévu l'ouverture. De ce fait, les missions chrétiennes ne se sont pas toujours alignées sur les politiques coloniales dans l'ombre desquelles elles étaient placées.
- 2 L'épais volume que Jean-François Zorn avait consacré en 1993 à l'une des missions protestantes en pays d'Afrique et d'Océanie, de 1833 à 1914, fut une contribution décisive pour ébranler les idées reçues. D'une manière générale, les missions protestantes, à leurs débuts essentiellement anglophones, avaient dénoncé les scandales de l'esclavage et de la traite des noirs, ainsi que divers abus de pouvoir de nombreuses compagnies commerciales. La mission protestante française dont il est ici question a semblé, elle aussi, avoir toujours fait preuve d'un souci de solidarité

remarquable dont, quoi qu'il en soit de maladroites inévitables, l'équivalent actuel pourrait être ce qui motive de manière tout à fait laïque les ONG et les diverses associations à but non lucratif intervenant en pays émergents. Salué à sa sortie par les ASSR, le livre, qui s'appuie sur la mine de documents disponibles au DEFAP (le service protestant de missions et de relations internationales), a été rapidement épuisé. De fait, il était et continuait d'être, mais par le seul intermédiaire des bibliothèques, une ressource précieuse pour de nombreuses recherches. On ne peut donc que se réjouir de cette nouvelle édition, en attendant un second volume en préparation qui se rapportera aux métamorphoses de la mission protestante française de 1914 à nos jours. Le texte a été enrichi et les thèses qu'il défend sont tout à fait en phase avec les préoccupations contemporaines et leur questionnement renouvelé, tant sur la colonisation, que sur les diverses compétences laïques du protestantisme. Autrement dit, l'objet lui-même paraît moins archaïque peut-être qu'en 1993.

- 3 Il faut dire que l'histoire de la mission protestante française entre 1832 et 1914 est assez singulière. Cette histoire (dont le récit fait l'objet de la seconde partie du livre) commence peu après le retour en visibilité citoyenne des protestants français. Les lois organiques du Concordat, en 1802, avaient rétabli dans tous leurs droits les protestants revenus de l'exil auquel les avait contraints la Révocation de l'Édit de Nantes. Toutefois, ces lois plaçaient les organisations ecclésiales sous la juridiction du Ministère de l'Intérieur, toute paroisse se rattachant à un Consistoire selon une répartition régionale stricte. Pour les Églises protestantes réformées (la luthérienne connaissant déjà ce système), la division en consistoires régionaux, bien qu'elle assurât en contrepartie la rémunération (sur fonds public) du corps pastoral, introduisait une réglementation trop contraignante. Elle rendait plus difficile la coordination des œuvres ecclésiales. Cependant rien n'empêchait les protestants de constituer des paroisses ou des sociétés religieuses indépendantes de l'État. Il leur suffisait de subvenir eux-mêmes à leurs besoins financiers. Tel est le cas de la Société évangélique des missions de France, dite Mission de Paris, qui se crée en 1822 à l'initiative de notables protestants, français, anglais et suisses qui lui apportent un financement substantiel. Ceux-ci déplorent les contraintes du Concordat, d'autant plus que, au moment de la Restauration, le catholicisme est redevenu une religion d'État. Ils souhaitent donc pouvoir engager en toute liberté une action là où les protestants risquent d'être déstabilisés et empêchés de faire entendre leur foi (et les œuvres qu'ils souhaitent y attacher). Cette mission intérieure est d'autant plus importante qu'il faut donner aux protestants francophones les moyens d'une mission extérieure, en direction des peuples « païens » (selon la terminologie de l'époque), recruter donc de futurs missionnaires. Revendiquant ainsi sa pleine liberté d'action, la Mission de Paris se réunit d'abord dans les salons de ses bienfaiteurs. Au début des années 1830, elle peut s'installer dans un lieu dédié qui ne relève pas du Consistoire de Paris, la Chapelle Taitbout.
- 4 D'emblée, Zorn souligne ce qui constitue une sorte de paradoxe : cette mission, qui veut garder sa liberté par rapport à l'État et qui reflète la diversité du protestantisme et son ouverture au monde, est dirigée par des protestants plutôt traditionnels, voire conservateurs, en matière théologique, ceux que l'on appelle des revivalistes (ceux qui veulent « réveiller » la foi de leurs pères). À l'inverse, ceux qui ont accepté un contrat parfois contraignant avec l'État semblent, en ce domaine, plus libéraux et plus ouverts. Mais le débat entre libéraux et revivalistes (les uns s'appuyant sur une tradition calviniste, les autres étant plus enclins à se réjouir du progrès social) est sans doute plus compliqué que l'exposé de l'auteur ne le laisse paraître. On peut regretter

notamment que l'opposition théologique entre revivalistes et libéraux soit à peine exposée tout en donnant lieu à quelques jugements hâtifs ou que l'on aimerait vérifier sur la faculté de théologie de Montauban.

- 5 Dans un premier temps, la Mission de Paris trouve toutes ses ressources actives dans le seul milieu du Réveil, lequel, grâce à des réseaux élargis qui comptent les descendants de huguenots restés au Refuge (par exemple en Afrique du Sud) ou revenus en France, a souvent dénoncé l'esclavage, les mauvais traitements des populations autochtones dans diverses colonies et aidé telle ou telle société traditionnelle d'Afrique ou d'Océanie. Profitant de l'atout que lui donne la présence à Paris de l'École des langues orientales, elle se propose de former des hommes à la théologie et à l'apprentissage de langues orales, afin de les envoyer pour apporter, à ceux qui l'ignorent, un message de dimension universelle, celui de l'Évangile. Il s'agit plus précisément d'apporter une éducation, un catéchisme, à des sociétés dont la survie paraît menacée tant par des puissances venues exploiter leurs ressources, que par le poids de leurs propres traditions. Parfois l'envoi en mission répond à des demandes précises formulées par une puissance locale. Tel est le cas de la mission au Lesotho, remarquablement analysée par Zorn. Une première approche est à la fois audacieuse et naïve. Elle est menée par le pasteur Eugène Casalis, lequel parvient à écarter des prédateurs esclavagistes, à montrer aussi l'effet libérateur de l'Évangile vis-à-vis des traditions qu'il ressent comme étouffantes. Mais dans les faits de quelle libération s'agit-il ? Revenu en France, cet homme rayonnant devient, au début du Second Empire, le directeur de la Mission de Paris. Il en consolide l'organisation qu'il associe aussi à un développement de la mission intérieure : il prend par exemple l'initiative de créer à Paris une paroisse dans le quartier encore très campagnard de Passy. Mais, à cette époque, le Consistoire de Paris et d'autres en province commencent à s'intéresser eux aussi à l'activité missionnaire en terre non chrétienne. C'est alors le début d'un face-à-face entre revivalistes et libéraux qui ne cessera de s'enrichir jusqu'à la Première Guerre mondiale. Ce débat a eu un impact sur le contenu concret des missions protestantes après la Conférence de Berlin qui a partagé les pays d'Afrique entre puissances occidentales selon des critères géométriques dont l'arbitraire n'a pas encore cessé d'étonner. Pour le dire de manière un peu schématique, les revivalistes tiennent à la priorité du message de l'Évangile, à l'éducation, au catéchisme, qui donnent aux hommes l'ambition de se libérer. Pour les libéraux, ce message doit d'abord passer par des actions de solidarité et de service social. Les missionnaires qui s'en inspirent ont été sensibles, tel Maurice Leenhardt, à l'approche ethnologique que les universités de la troisième République ont commencé de développer. Celui-ci est devenu l'un des plus brillants disciples de Lucien Lévy-Bruhl (un chapitre qui vaudrait d'être développé).
- 6 Dans tous les cas, c'est une option pour les pauvres qui est choisie. Et la mission française se dote d'un programme d'assistance technique pleinement séculière, ce qui est pour l'auteur, la plus remarquable de ses qualités. Les missions nées après le partage opéré à Berlin sont décrites dans la première partie du livre.
- 7 Les débats entre revivalistes et libéraux ont connu des épisodes étonnants, le refus par exemple d'accepter Albert Schweitzer (de tendance libérale) dans la Mission française (c'était peut-être aussi pour des raisons conjoncturelles liées au fait que celui-ci était resté en Alsace après la défaite de Sedan). Alfred Boegner, directeur de la Mission de Paris de 1882 à 1911, saura les transformer peu à peu en dialogue œcuménique, relayé en cette compétence par son neveu Marc Boegner. Peu à peu, les débats se sont

resserrés pour se concentrer sur le contenu œcuménique de toute mission, la question de savoir comment habiter le monde et y vivre ensemble. La conférence d'Édimbourg en a donné la mesure en 1910.

- 8 On le voit, ce livre est riche, non seulement de l'histoire de la mission protestante française, mais aussi de celle du protestantisme français au XIX^e siècle, souvent assez mal connue. Il est tellement riche qu'il peut en devenir touffu ou légèrement hagiographique dans ses lignes directrices. Mais peu importe, étant donné tout ce que l'on apprend.